



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: *Delarue-Mardrus Lucie*

Cím: *Un voyage à travers de nouvelles frontières*

Forrás: *Le Matin*

Paris
(Hely)

1927. 12. 14.
(Idő)

(Köt. v. füz.)

Osztályozás

Tárgy

910.2

Hely

Idő

"1927"

Személy

Un voyage à travers de nouvelles frontières

LA GUERRE, LE BOLCHEVISME ET... LE PROGRÈS
ONT MODIFIÉ LA PHYSIONOMIE DE BUDAPEST

Mais les tziganes y gardent encore les traditions du passé

II

Bu.
Budapest, Danube au centre de la ville, maisons et monuments montant et descendant selon la courbe des collines sur lesquelles on les construisit, est, on peut dire, la cité des belles silhouettes de pierre.

Sans cesse détruite par les invasions, une telle cité (d'ailleurs fondée par Buda, frère d'Attila), n'a rien de très ancien à faire admirer ; mais la façon dont elle est campée dans son paysage, dont elle baigne dans son royal fleuve, voilà qui suffit pour en faire une des plus prestigieuses capitales de l'Europe.

On y a l'impression d'être fort loin de tout ce qu'on connaît, d'avoir vraiment fait un long voyage pour arriver là. Vue de haut, quand les lumières commencent à s'allumer, la grande agglomération magyare fait un peu songer, étagée, irrégulière, à ce qu'on imagine de Babylone.

J'avais connu, aimé Budapest bien avant la guerre. Outre la

majesté de ses proms sur le ciel, la splendeur de son Danube, son tombeau de Gul Baba (en turc, *père de la rose*), son hammam oriental, son le Margit et ses tziganes, je gardais (une des plus belles images de mes ongs voyages), le souvenir de son uxe, de sa gaieté mousseuse comme notre champagne ; et certaines soirées à l'aristocratique *Park Club* n'avaient pour toujours frappée : l'élégance est parfois aussi émouvante qu'une œuvre d'art.

En y revenant après tant d'années, je me suis aperçue de quelques changements.

La guerre a passé, le bolchevisme aussi, le progrès aussi...

En bas, le long du Danube, un terrible et démocratique trolley ne cesse de passer avec bruit le long du Corso complètement abîmé par cette intrusion. Les costumes bariolés des gens de la campagne ont à peu près disparu de la circulation. Les voitures à chevaux, légères et pimpantes, ne sont plus.

En haut, le vieux quartier turc va tomber bientôt pour faire place à

des maisons de rapport.

Comme les femmes de tous les pays, les villes, sous toutes les latitudes, suivent la mode et se mettent au goût du jour. « Etre comme les autres », voilà la devise des capitales du monde entier. Voyager va devenir bientôt complètement inutile.

Par ailleurs, il semble que Budapest soit resté sous le coup de diverses consternations. La vague du bolchevisme y fut extrêmement violente,

et les traités de paix, après la grande guerre, tout en supprimant l'humiliant trait d'union entre le mot Autriche et le mot Hongrie, ont rogné sur le territoire hongrois pour former les nations nouvelles de la Petite Entente. « On nous a pris quatre Alsaces-Lorraines », disent les dépossédés.

Bien des châteaux et terres de l'aristocratie sont ainsi sortis des mains de leurs maîtres pour passer à d'anciens asservis, tout à coup libérés. Ces changements sur la carte d'Europe signifient, pour bien des particuliers, ruine et désespoir. Comment, après cela, retrouver la gaieté mousseuse et le luxe émouvant du passé ? L'aristocratie était le panache de Budapest et de toute la Hongrie ; or l'aristocratie, aujourd'hui, pleure amèrement après tant de pertes et tant de fracas.

Un rêve demeure, m'a-t-on dit, derrière la stupeur de ce pays brutalisé. Il fait tout bas le vœu de revenir à la royauté, verrait avec joie les Habsbourgs délaissés par l'Autriche continuer leur dynastie, non plus

comme empereurs d'Autriche-Hongrie mais comme rois de Hongrie, simplement.

En ces temps où l'huile du sacre ne brille plus que sur le front de pierre des Républiques, verrons-nous un jour oindre le front vivant d'un descendant du vieux François-Joseph ?

Cependant la goulasche nationale et son *paprica* véhément sont toujours en honneur dans les restaurants de Budapest (délice qui fait bien de persister !) et les tziganes, encore que jouant un peu trop de tangos et autres danses devenues plus banales que les plus vieilles rengaines, ont gardé quand même les traditions du passé.

Il est dans Bude un tout petit coin où l'on peut dîner, gentil décor rouge sous des lumières tamisées, et où le premier violon joue pour vous, joue et chante à la fois les czardas les plus désespérés.

Une erreur qui fut celle des Français pendant les années où les tziganes étaient de mode à Paris, est de croire que les orchestres hongrois vivent chez eux vêtus de vestes rouges à brandebourgs.

Leur costume ne diffère en rien d'un complet veston ou de l'habit de partout.

Une Hongroise de mes amies me conta jadis que, voyageant chez nous, elle fut abasourdie d'y voir une troupe tzigane vêtue de costumes équivalant à ceux de nos académiciens. Etant allée les interroger, elle s'aperçut qu'ils ne savaient pas

in mot de hongrois. Ils la sup-
plèrent, du reste, de ne pas les
rahir.

Le vrai tzigane est plutôt modeste
d'aspect. Il joue, en principe, sans
savoir que les notes écrites existent.
La façon dont il tient son archet
surprendrait nos classiques virtuoses,
car il pose les crins en dedans et
non en dehors. De plus, il prend
ses notes, aux changements de posi-
tions, en redescendant et non en
montant comme nous le faisons
nous.

Quoi qu'il en soit, nul ménétrier
ne peut avoir de sons plus humains
qu'un bon tzigane. Quand il chante
en même temps qu'il joue, il y a des
moments où l'on ne distingue pas si
c'est la voix ou la corde qu'on vient
d'entendre.

Les temps sont encore bien pro-
ches où les magnats de Budapest se
ruinaient pour leurs tziganes. Le
premier violon savait deviner quels
airs jouer pour exalter une soirée où
le champagne et les soupirs de
l'amour commençant se mêlaient
étroitement. Dans leur enthousiasme,
les seigneurs, geste éminemment
oriental, plaquaient des pièces d'or
sur le front en sueur de l'exécutant,
puis finissaient par jeter cet or à
poignées, et perdaient ainsi des for-
tunes.

Les pièces d'or ne sont plus de
ce monde, et la vie est devenue bien
dure pour tous. Les tziganes, j'en
suis sûre, ne peuvent plus, mainte-
nant, s'enrichir en un soir.



Un dernier mot sur Budapest.

Lors de mon premier passage, la
pâtisserie française de Mme Ger-
baud, Parisienne, était le rendez-
vous du beau monde. J'ai appris,
ces jours-ci, que Mme Gerbaud était
morte et sa maison passée en d'au-
tres mains. Cependant, au moment
du dessert, dans les restaurants et
maisons privées, je vis avec surprise
des gâteaux et petits fours dont les
uns s'appelaient des gerbauds, et
les autres des gerbauds-mignons.

Après tout, n'est-ce pas pour nous
une conquête comme une autre que
d'avoir doté la langue et la gastro-
nomie hongroises d'un substantif
aussi français ?

Lucie Delarue-Mardrus.

(A suivre.)